2e Année. N° 7 **40 centimes le numéro** Juillet 1896.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	8, rue de l'Odéon, 8 PARIS

SOMMAIRE

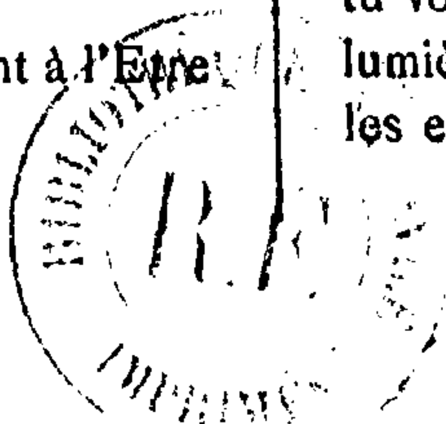
Les leçons de la vie . . . . A. LAURENT DE FAGET.
De l'utilité de la prière (Opinions de nos correspondants).
Fédération spirite universelle. Le Secrétaire.
Tout est esprit. . . . . . . Medium : J.-D.
Séance de spiritisme au Canterbury. . . . . RÉMY.
Gambetta interviewé . . . . Edmond LE ROY.
Un manuscrit inédit sur Victor Hugo . . . . T. BEAUGEARD.
Les joies du ciel . . . . Un lecteur du *Progrès Spirite*.
Nécrologie (René Caillié) . . . F. Ch. BARLET.
Ouvrages en vente à notre librairie.

Les Leçons de la Vie

Nous nous familiarisons, à la longue, avec les épreuves. Nous les acceptons avec plus de soumission à la volonté divine, et — qui le croirait ? — chaque fois qu'une nouvelle souffrance trop vive fait saigner le cœur de certains hommes, ils se prennent à regarder dans leur conscience si le niveau moral ne s'est pas encore élevé. Ils constatent alors, disent-ils, que l'action des douleurs combinées est très efficace à assurer le progrès de l'âme ; que c'est un parfait moyen d'affiner notre esprit, de tuer en nous quelque chose de la bête, pour y faire vivre davantage l'ange.

C'est, cependant, une terrible loi que celle du progrès par la douleur. Mais elle est nécessaire puisque nous y sommes soumis et que nous la subissons.

Victor Hugo n'a-t-il pas dit, s'adressant à l'Etre suprême :



« Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
« Au fond de cet azur immobile et dormant,
« Peut-être faites-vous des choses inconnues
« Où la douleur de l'homme entre comme élément » !

Eh bien ! oui, — à quoi servirait de le nier, — nous sommes en ce monde, presque tous, les esclaves de la douleur. Nous voulons couronner nos fronts de roses, mais à peine la première fleur a-t-elle effleuré notre épiderme, que nous sentons, en dessous, la piqûre de l'épine. Nous voulons vivre de poésie, de rêve, d'amour ? La nécessité brutale nous oblige à gagner durement notre pain quotidien, par des moyens mécaniques auxquels s'oppose notre nature idéale. Nous voulons croire à la solidarité des hommes, à l'amour universel ? Les preuves de l'universel égoïsme surgissent à chaque instant devant nos yeux. Que dis-je ? La rapacité, quand ce n'est le vol, vient établir que l'homme n'est pas devenu bien meilleur, puisque l'exploitation de ses semblables fait toujours ses délices. Enfin, la puissance de l'or amène à douter du lendemain ceux qui n'ont, pour défendre leur vie menacée, qu'une probité à toute épreuve, leur dévouement invincible à une cause sacrée, l'amour du juste, du vrai et du beau !

O spiritisme ! tu nous avais cependant bien promis que tu ouvrirais tous les yeux à la lumière, que tu toucherais tous les cœurs, que tu affranchirais définitivement l'âme humaine de l'égoïsme et de l'orgueil. Pourquoi ne l'as-tu point fait encore ?

Hélas ! c'est que l'homme est difficile à convaincre quand ses passions s'opposent aux règles que tu voudrais lui voir suivre. Tu es, ô Spiritisme ! la lumière des lumières, celle qui nous vient des étoiles et de l'azur céleste, tout imprégnée des efflu-

ves de Dieu, mais tu te heurtes, sur la terre, à toutes les imperfections humaines. Tes phénomènes physiques s'accusent davantage chaque jour; des savants, qui t'ignoraient ou te niaient, te confessent aujourd'hui ; tu es en train de changer la face du monde scientifique; mais combien mettras-tu de temps à transformer celle du monde moral ? Ah ! ce que tu ne peux vaincre encore, ce qui résiste à la noblesse, à l'élévation de tes enseignements, c'est le personnalisme, c'est la cupidité, c'est l'immoralité humaine !

Sois béni cependant, ô spiritisme ! parce que, si tu ne peux encore convaincre tous les hommes de la joie qu'on éprouve à être juste et bon, tu panses les blessures des souffrants avec le divin baume de l'Au-delà. Tu fais apparaître, sur les berceaux et sur les tombes, les figures souriantes de ceux qui viennent de quitter la vie terrestre ou qui sont prêts à y rentrer. Tu nous parles des existences successives, de ces mondes meilleurs où toutes les ailes de l'intelligence pourront se développer librement, sans être gênées par les sottes conventions qui nous régissent ici-bas ; de ces mondes où les nobles élans du cœur n'obéiront plus à une foule de préjugés qui les rapetissent ou les dégradent ; de ces mondes où l'homme n'aura plus le masque de la bonté sur le visage ; où il sera véritablement lumière et amour.

O terres sublimes de l'espace, mondes lumineux que nous entrevoyons à travers nos rêves comme des séjours fortunés destinés aux âmes d'élite qui ont combattu, saigné, aimé, espéré, étoiles brillantes et avancées, comme notre pauvre globe terrestre est encore loin de vous !

A. LAURENT DE FAGET.

De l'Utilité de la Prière

(*Suite* *)

Les Lilas, 14 juin 1896,

Les roses s'ouvrent dans mon jardin ; les oiseaux y gazouillent. C'est le printemps.

Dans ma maison, la rougeole sévit sur mes six enfants. Nous allons de l'une ou de l'un à l'autre, sans nous lasser. Les nuits sont fiévreuses, les journées fatigantes, et il semble que la destinée ne puisse se lasser de frapper à notre porte pour y faire entrer la désespérance.

J'espère cependant.

Comment n'espèrerais-je pas, puisque la nature est souriante et que Dieu la bénit dans ses verts feuillages, dans ses fruits qui se dessinent, dans ses fleurs embaumées et qui, rouges, roses, blanches, violettes ou jaunes, s'étalent sous nos yeux en un parterre resplendissant ?

Souffrir et espérer, n'est-ce pas là toute la vie ? Homme ! regarde en toi : le flambeau de la conscience doit t'éclairer, les aspirations de ton cœur doivent s'élever vers la source suprême de tout bien.

Qui donc me disait que nous ne devons pas prier Dieu ?

Ne pas prier Dieu, c'est-à-dire ne pas mettre son âme en rapport avec l'âme de l'Univers ; ne pas sentir la caresse de l'invisible quand le visible nous accable ; quand la douleur nous étreint, ne pas tourner nos regards vers la vérité éternelle, vers la justice suprême, vers la bonté infinie : je me demande comment c'est possible à l'âme d'un croyant.

Mais où voulez-vous, en ce monde, porter le trop plein de vos rêves ? A qui voulez-vous confier vos plus secrètes espérances et vos plus intimes douleurs ? Où voulez-vous épancher ce flot du cœur, cet amour profond et pur qui demande à embrasser l'infini ?

Ne pas prier Dieu, c'est-à-dire ne pas adorer la suprême puissance et le suprême amour, c'est se confiner dans le monde bas et trompeur des matérialités. C'est vivre non seulement sur la terre, mais encore de la terre. O poètes amoureux d'idéal, je vous défie bien de ne pas chercher en dehors de vous et en dehors des corruptions, des mensonges, des iniquités terrestres, l'ange qui vous révèle la lumière divine, et, au-dessus de l'ange, l'être innommé, mais existant, qui met un terme à l'épreuve humaine et dirige le cours des astres dans les cieux.

Oh ! sois humble, ma prière ; élève-toi de sommet en sommet, d'astre en astre, de cieux en cieux, non pour dicter à Dieu une seule de ses lois, mais pour le bénir dans toutes celles qu'il nous a données.

A. LAURENT DE FAGET.

La Prière

La prière est un acte par lequel nous implorons pour nous ou pour autrui, un secours que nous espérons obtenir.

A qui pouvons-nous et même devons-nous raisonnablement adresser nos prières ?

Il me semble être dans le vrai, en disant que c'est à ceux qui, comme nous, font partie de l'humanité, hommes ou Esprits. Nous savons qu'ils peu-

(*) Voir les numéros de mai et juin.

vent entendre notre appel, en être émus, et que le plus souvent, sans cet appel, ils ignoreraient le besoin dans lequel nous nous trouvons et ne pourraient songer à nous venir en aide.

Nous, Spirites, nous savons de plus que tous les êtres qui composent l'humanité sont unis par un lien d'étroite solidarité ; qu'ils ne peuvent accomplir leurs destinées qu'en combinant leurs efforts, et que, par conséquent, c'est pour eux un devoir impérieux de s'aimer et de se secourir.

Nous n'ignorons pas non plus que souvent ce qui nous apparaît comme un mal est en réalité un bien, et que la douleur est notre mère éducatrice qui nous oblige à l'étude, à l'effort, condition indispensable de notre développement ; et nous comprenons qu'il est des cas où il faut savoir se résigner et subir la loi.

Mais si nous devons prier les hommes et les Esprits, devons-nous également prier Dieu ? Je ne le crois pas. Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin et il y a pourvu d'avance. C'est donc une puérilité que de vouloir lui tracer une règle de conduite et croire qu'on pourra l'émouvoir.

Ici la prière doit faire place à l'adoration et à la résignation (1).

C'est la pensée de toutes les grandes intelligences.

Victor Hugo l'exprime dans les beaux vers suivants :

« Nos destins ténébreux vont sous des lois im-
[immenses
« Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
« Vous ne pouvez avoir de subites clémences
« Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille
[Esprit!

Et Voltaire :

« Tous les hommes, dans leurs désirs et dans « leurs craintes, invoquèrent le secours d'une « divinité. Des philosophes, plus respectueux « envers l'Etre Suprême, ne voulurent, pour toute « prière, que la résignation. C'est en effet tout « ce qui semble convenir entre la créature et le « Créateur. Mais la philosophie n'est pas faite « pour gouverner le monde ; elle s'élève trop au-« dessus du vulgaire, elle parle un langage qu'il « ne peut entendre. Ce serait proposer aux mar-« chandes de poissons frais d'étudier les sections « coniques......

« En un mot, nous ne faisons des prières à Dieu « que parce que nous l'avons fait à notre image. « Nous le traitons comme un bacha, comme un « sultan qu'on peut irriter et apaiser.

1. Mais n'est-ce pas là toute la prière ? *N. D. L. R.*

« Enfin toutes les nations prient Dieu : les sa-« ges se résignent et lui obéissent.

« Prions avec le peuple, et résignons-nous avec « les sages. »

Donc, Voltaire, tout en croyant la prière à Dieu déplacée, ne la considérait pas, à l'exemple du radical intransigeant, Maxime de Tyr, comme un outrage ou une moquerie, mais comme un simple acte d'ignorance. Ce n'est pas non plus un acte de rébellion, comme le prétendait ce drôle de comte de Créqui-Canaple qui, le trente septembre mil sept cent soixante-trois, fait signifier par acte juridique, au sieur Jean-Baptiste-Laurent Vichery, prêtre, curé de sa paroisse d'Orville, *qu'il ait à se déporter, en ce qui le concerne, de l'usage de nommer le seigneur d'Orville aux prières publiques de l'église, etc., etc.*

Celui qui prie n'a certainement pas l'intention ni d'outrager, ni de se moquer, ni de se rebeller. Dans ce cas, « La prière est un acte d'adoration, » comme le dit le *Livre des Esprits*.

Laissons donc prier ceux qui veulent prier et adorer ceux qui croient qu'il faut adorer, et efforçons-nous de vivre en paix avec nos semblables. C'est le plus sûr moyen de plaire à Dieu.

VALENTIN TOURNIER.

La Grand'Combe (*Gard*).

Les prières qu'on paie ne sont pas moralement efficaces, bien qu'elles puissent faire plaisir aux esprits arriérés.

La prière est toujours bonne, car elle élève l'âme, et que, prier, c'est faire acte d'adoration.

Pour qu'elle soit efficace, il faut qu'elle émane d'un cœur pur et d'un esprit éclairé.

Il ne faut jamais implorer Dieu pour qu'il nous donne des biens matériels ; il ne faut jamais non plus le prier de s'associer à une mauvaise action, telle que la vengeance, etc...

Prier machinalement et du bout des lèvres, ne sert à rien ; les longues prières, avec des redites insignifiantes, sont inutiles.

Les prières doivent être à la hauteur des progrès acquis par l'humanité. Que doit-on demander en priant ?

Le bonheur de tous, la paix universelle.

L'être charitable et éclairé peut voir ses prières exaucées ; il peut demander des guérisons, le triomphe de la vérité, et se voir exaucé.

Les éléments eux-mêmes, avec la permission de Dieu et l'aide des bons esprits, doivent pouvoir lui obéir, car ce qu'il demande est conforme aux vues de la justice immanente.

Dieu encourage de telles prières, et c'est alors

un encouragement à marcher vers la perfection seul but de la vie éternelle. — La foi, en priant, est souvent utile, et toujours indispensable.

A. M. VERRIEUX.

Communication obtenue en anglais et traduite par le médium

Paris, 16 mai 1896.

La prière est le moyen essentiel d'arriver à la force et à la fermeté spirituelles. C'est l'expression quelquefois pure — des désirs de l'âme, mais souvent aussi, sur cette terre, hélas ! ce n'est que l'expression de désirs matériels, bas par conséquent, — Notre âme vit par la prière, tout comme notre corps vit par la nourriture terrestre. Toutes les prières sont entendues, sans exceptions, mais cela, selon les circonstances qui entourent nos demandes, notre pouvoir de force de volonté ou d'être, et le jugement de ceux qui dirigent notre destinée et qui en sont responsables.

Nulle pensée, nul désir n'est négligé par ceux qui planent au-dessus de nous, et si seulement nous savions à quoi nous exposent et nous conduisent nos vaines aspirations, — même muettes, — nous garderions notre âme sous scellés, nous scruterions et analyserions nos vœux avec tous les résultats possibles quant à leur utilité avant de nous laisser aller à des langueurs.

La prière est l'expression de l'âme ; elle est universelle ; tous prient sans exception, sans distinction de foi ou de religion, — et la souffrance muette de l'athée est la lutte la plus ardente vers l'idéal, le parfait, le suprême.

La prière n'est point une simple répétition de mots et d'actions, pas plus que la vie n'est la préparation, la cuisson de la nourriture. Les deux veulent être absorbées mentalement et matériellement avant de pouvoir servir à former et à développer nos forces spirituelles.

La prière est le plus grand de tous les pouvoirs : — dans la Divinité, c'est une création ; dans les organes les plus infimes de la nature, c'est le progrès.

Signé : SOLO.

Paris, 25 avril 1896.

Monsieur et Frère en croyance,

Dans le dernier numéro du *Progrès Spirite*, vous demandez l'avis raisonné de vos lecteurs sur l'utilité de la Prière. Voici le mien.

En examinant cette question par son côté le plus élevé, je ne crois pas qu'aucun Spirite conteste son utilité.

Notre belle philosophie, si consolante, si rationnelle, ne nous dit-elle pas que l'humanité ne forme qu'une grande famille dont les membres, plus ou moins élevés sur l'échelle de vie, ont tous besoin les uns des autres ; qu'ils peuvent et doivent se prêter assistance pour monter toujours vers plus de bonheur.

Ne nous dit-elle pas que nos pensées, nos désirs sont des actes réels, quoique invisibles pour nous, et que notre action, bonne ou mauvaise, n'est pas limitée à nos ressources matérielles, loin de là.

Evidemment, nous ne pouvons soustraire nos frères désincarnés aux conséquences de leurs fautes, malgre nos prières les plus ferventes. Mais ne pouvons-nous du moins adoucir leurs souffrances par nos pensées sympathiques, par notre souvenir affectueux, par notre vif désir de leur venir en aide ?

Refusons-nous donc d'assister nos frères de ce monde en objectant que leurs malheurs viennent de leurs fautes et que nous n'y pouvons rien ? Non, sans doute, et nous essayons de les adoucir autant que cela dépend de nous.

Pourquoi donc une désolante fatalité serait-elle attachée plutôt à nos rapports avec les désincarnés ?

Au lieu d'un secours matériel, c'est un secours fluidique que leur apporte notre volonté, notre intense désir de les soulager. De nous à eux, il s'établit un courant sympathique qui ravive leurs forces et les excite au bien.

De leur côté, ils agissent à notre égard selon leurs moyens d'action.

Nous, Spirites, qui nous attachons non « à la lettre qui tue, mais à l'esprit qui vivifie », nous sommes seuls à comprendre ainsi comment la prière agit effectivement sur ceux auxquels elle est destinée.

Aussi devrions-nous supprimer enfin ces formules dont nous blâmons l'abus chez les catholiques, et qui ne partent généralement que des lèvres de celui qui prie pour n'arriver qu'aux oreilles de ceux qui écoutent.

L'esprit, promptement accoutumé aux mêmes mots, sent qu'il n'a là plus rien à faire et en profite pour errer ailleurs.

Comment donc se formera ce lien harmonique, cette union de pensées que nous cherchons à obtenir dans nos séances spirites ?

Pour atteindre ce but, ne vaudrait-il pas mieux quelques paroles bien senties, improvisées selon les circonstances et fixant l'attention de tous sur un sujet élevé ?

Chacun, faisant alors un effort individuel pour se dégager de toute autre préoccupation, afin d'associer sa pensée à celle de tous, il se formerait comme une atmosphère morale plus pure, plus homogène et par conséquent plus favorable à l'intervention de nos amis invisibles. Ce faisceau de tous les désirs, de toutes les volontés visant au même but, serait un appel puissant aux esprits élevés que nous cherchons à attirer parmi nous.

Avons-nous recours à des phrases toutes faites pour parler à notre père, à nos amis ? Que leur importe que nous soyons plus corrects, plus éloquents, si le cœur n'y est pas.

Nos amis de l'espace nous le répètent sans cesse : La pensée est tout !

La prière doit être un élan spontané, une échappée de notre âme vers cet idéal auquel elle aspire.

C'est un peu de lest jeté de notre ballon pour monter plus haut.

C'est le libre essor de notre esprit qui, pour un instant, se sert de ses courtes ailes, bien faibles, hélas! comprimées qu'elles sont d'habitude sous le pesant manteau de chair qui les entrave.

« L'exercice crée l'organe » a dit un savant illustre. Exercer les hautes parties de notre âme, c'est créer, c'est développer ces ailes précieuses qui doivent nous donner accès aux heureuses régions où nous trouverons plus de lumière, plus de liberté.

Mais je m'aperçois que j'ai perdu le terrain solide pour glisser sur la douce pente du mysticisme.

Veuillez donc m'excuser, Monsieur, et recevoir l'expression de mes meilleurs sentiments fraternels.

H. Bouet.

Instructions des esprits.

Manière de prier. — Le premier devoir de toute créature humaine, le premier acte qui doit signaler pour elle le retour à la vie active de chaque jour, est la prière.

Presque tous vous priez Dieu ; mais combien peu savent prier ! Le Seigneur n'a que faire des phrases que vous assemblez machinalement, parce que vous en avez l'habitude, que c'est un devoir que vous remplissez et qui vous ennuie comme tout devoir.

La prière du chrétien, du spirite, à quelque ulte qu'il appartienne, doit être faite dès que l'esprit est revenu prendre le joug de la chair ; elle doit s'élever jusqu'aux pieds de la majesté divine, avec humilité ; elle doit être profonde, fortifiée par la connaissance de tous les biens reçus jusqu'à ce jour ; pour la nuit écoulée, pendant laquelle il vous a été permis, quoique vous ne le sachiez pas, de retourner à côté de vos amis, de vos guides, afin que leur contact vous donne plus de force et de persévérance. Elle doit s'élever humble, aux pieds du Seigneur, pour lui recommander notre faiblesse, lui demander son appui, son indulgence et sa miséricorde. Elle doit être profonde, parce que notre âme doit s'élever jusqu'au Créateur, se transfigurer comme Jésus sur le Thabor et devenir blanche et rayonnante d'espérance et d'amour.

Votre prière doit contenir la demande des grâces qui vous sont nécessaires, mais d'une nécessité réelle. Il est donc inutile de demander au Seigneur d'abréger vos épreuves, de vous donner des jouissances et des richesses ; demandez-lui de vous concéder les dons précieux de la patience, de la résignation et de la foi.

Ne dites pas, comme beaucoup d'entre vous : « Ce n'est pas la peine de prier, parce que Dieu ne m'écoute pas ». La plupart du temps, que demandez-vous à Dieu ? Pensez-vous à lui demander votre amélioration morale ? Oh ! non ; mais, au contraire, vous pensez à lui demander la réussite de vos entreprises terrestres et vous vous êtes écriés : « Dieu ne s'occupe pas de nous ; s'il s'en occupait, il n'y aurait pas tant d'injustices ».

Insensés ! ingrats ! si vous descendiez au fond de vos consciences, vous trouveriez presque toujours en vous-mêmes l'origine des maux dont vous vous plaignez ; demandez donc avant tout votre amélioration, et vous verrez quel torrent de grâces et de consolations se répandra sur vous.

Vous devez prier sans cesse, sans pour cela vous retirer dans votre oratoire ou vous mettre à genoux sur les places publiques. La prière du jour c'est l'accomplissement de vos devoirs sans exception, quelle que soit leur nature.

N'est-ce pas un acte d'amour envers le Seigneur, d'assister vos frères dans leurs besoins moraux et physiques ? N'est-ce pas un acte de reconnaissance, d'élever votre âme vers *Lui*, quand vous êtes heureux ? Quand une contrariété vous effleure, si vous dites dans votre pensée : Soyez béni, mon père ! N'est-ce pas un acte de contrition de vous humilier devant le Juge Suprême, quand vous sentez que vous avez fauté, ne serait-ce qu'en pensée, et que vous lui dites : Pardonnez-moi, mon Dieu, parce que j'ai péché, donnez-moi la force de ne plus faillir et le courage nécessaire pour réparer la faute.

Cela est indépendant des prières régulières du matin et du soir.

Comme vous voyez, la prière peut se faire en tout temps, sans interrompre le moins du monde vos travaux; dites, au contraire, qu'elle les sanctifie. Et croyez-le bien, une seule de ces pensées, venant du cœur, est plus écoutée de votre père céleste, que les grandes prières dites par habitude, sans cesse, sans cause déterminée et auxquelles vous conduit machinalement l'heure convenue.

V. Monod.

(*Constancia*, Buenos-Aires, 29 mars 1896, p. 98).

(*A suivre*).

FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Procès-verbal de la séance du 3 mai 1896.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2, sous la présidence de M. Laurent de Faget.

Prennent place au bureau : MM. Sohier, Lussan, Simonin et Albert.

Sont présents : MM. Boyer, Duval, Chauvel, Lambert, Hervy; Mmes Dieu, Sohier, Laffineur et autres membres.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 12 avril, ainsi que de celle du 15.

La parole est accordée à M. Duval, au sujet de ces procès-verbaux.

Le trésorier fait remarquer que nous devons garder la plus stricte réserve quant au nom des Esprits qui viennent se communiquer; que nous ne saurions trop être prudents, ne pouvant accepter sans aucune objection et sans vérification des écrits signés de noms illustres ou bien des incorporations de grands hommes tels que Fénelon, Condorcet, Victor Hugo, etc.; que si, le plus souvent, la sincérité des médiums ne fait pas de doute, cela n'empêche nullement qu'ils ne soient l'objet d'une mystification de la part d'esprits plus ou moins légers, qui prennent plaisir à se faire écouter et à nous leurrer par des théories illusoires.

Un membre de l'assemblée, M. Bise, demande la parole et approuve les conclusions de l'orateur, en ajoutant que pour éviter que de pareilles substitutions se produisent, nous devons prendre comme règle de ne jamais faire une évocation avant d'avoir élevé notre âme à Dieu et avoir demandé le concours et la protection de nos guides invisibles.

Le président répond en quelques mots à M. Bise et fait remarquer à M. Duval que, depuis la création de la Fédération, nous n'avons cessé d'être très réservés et que, parmi les communications sans nombre que nous obtenons chaque jour par les médiums, il y en a de bonnes et de mauvaises, mais en général les meilleures sont et restent sans signature; le fait est tout à fait indéniable et en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la supériorité de ces esprits.

En effet ces esprits, peuplant les régions élevées, ne sauraient être accessibles aux défauts et aux passions des humains ; ils ne peuvent donc par conséquent se prêter à exciter notre orgueil, et, à quelques exceptions près, ils ne se décorent jamais du nom pompeux ou illustre qu'ils ont pu porter ici-bas. Ceci fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre du livre des médiums de notre maître Allan-Kardec.

Le président donne ensuite lecture d'un chapitre de la brochure de Léon Denis : « Pourquoi la vie », et invite tous ceux qui cherchent une solution au problème de l'existence, tous ceux pour qui la vie n'est qu'un fardeau, à feuilleter et à méditer ces quelques pages où l'auteur fait concorder si heureusement l'explication des nouvelles données philosophiques avec les lois immuables qui régissent les mondes, si inégales en apparence et si justes et profondes en réalité.

M. Duval, trésorier, demande la parole pour faire une communication à l'assemblée, relativement à l'échéance de la cotisation annuelle des membres de la Fédération. Il dit que les nouveaux membres pourront payer de suite en partant du 1er janvier, ceci afin de laisser toute latitude aux personnes qui désireraient se faire inscrire comme membres de la Fédération et que l'approche de l'époque du renouvellement de l'année fédérative empêcherait de mettre leur dessein à exécution.

Le trésorier ajoute que pour les anciens membres il ne sera fait aucun changement jusqu'à nouvel ordre.

M. Sohier fait la proposition suivante:

Émettre le vœu d'inviter, par la voie de l'organe officiel de la Fédération spirite universelle « Le Progrès Spirite », tous les savants et philosophes qui voudraient prendre part à notre œuvre, qui est celle de la réorganisation morale de la société, à concourir chacun selon ses aptitudes et son idéal particulier, pour créer une sorte de catéchisme à l'usage de l'enfance, où serait exposée clairement et succinctement, par demandes et réponses, la théorie formant la base d'un nouvel enseignement philosophique conforme aux principe

de la doctrine spirite étayée par les faits, preuves et manifestations de tous les jours.

Toute société progressante, dit l'orateur, se doit à elle-même de ne point laisser ignorer aux générations futures par quels moyens et dans quel but elle est arrivée à ce degré d'avancement ; à la suite de quelles preuves et de quelles épreuves elle en est venue à la conception si nette, si idéale et si juste des vérités de l'au-delà.

M. Lussan pense que l'idée religieuse chez les enfants doit être encouragée et fortifiée par la pratique de ces mêmes devoirs religieux, au lieu de la contrecarrer et de dénaturer dans leur jeune esprit le sens même de cette tendance innée à l'adoration que doit la créature à son créateur.

M. de Faget, tout en respectant la manière de voir de M. Lussan, ne la partage pas et résume son opinion à ce sujet en ces termes :

« Je ne me sens nullement le devoir de conduire mes enfants à l'Eglise, où le vrai est mêlé au faux dans l'enseignement catholique. Vous me dites que les enfants ont besoin qu'on leur enseigne Dieu. Certes ! je suis de votre avis, mais le temple de l'Eternel n'est-il pas dans toute la nature ? Qui doit donner à l'enfant les premiers principes vraiment religieux ? Qui ? si ce n'est sa mère. C'est dans le cœur du père et de la mère, et non ailleurs, que l'enfant doit puiser l'enseignement philosophique approprié à sa jeune âme. Pour moi, qui n'ai fait baptiser mes enfants par aucune Eglise, je tâche de faire croître ces fleurs animiques en les arrosant avec du spiritisme. Et cela me suffit. »

M. Duval dit que l'on a oublié un petit côté ; c'est que les enfants qui deviennent criminels, ce ne sont pas ceux qui n'ont jamais été à l'église, mais qui, au contraire, ayant été élevé dans la pratique des préceptes religieux sont arrivés à l'adolescence pour s'entendre dire que tout ce qu'on leur avait fait croire jusqu'à présent était faux, qu'ils avaient été trompés, qu'il n'existait aucun droit meilleur que le droit du plus fort, qu'il n'y avait qu'un pouvoir au monde c'était celui de l'argent. Etant donné cette déclaration, l'enfant ne pouvait témoigner que de l'aversion, sinon de la haine pour ses éducateurs; de là à devenir criminel il n'y a qu'un pas.

M. Bise, répondant à M. Sohier, dit qu'il a déjà eu l'idée et qu'il a eu l'intention de travailler à faire un livre sur l'éducation de l'enfance où il apportera toute sa foi et toute sa sincérité.

Le président donne la parole à M. Simonnin qui en quelques phrases bien senties fait le panégyrique d'Allan Kardec, en disant qu'il ne fallait pas du tout le confondre avec les philosophes et penseurs de son temps, car il a été toujours au-dessus d'eux, il a prouvé par ses écrits, par son œuvre entière qu'il avait toujours eu le sentiment et le pressentiment exact des lois et de l'état doctrinaire de la société future qui aurait pour base le spiritisme, Allan Kardec, dit l'orateur, avait une âme inspirée des célestes vérités, une notion juste des émotions de l'au-delà. Il a été plus avant tout en restant plus précis et plus clair dans la pénétration de l'inconnu de la science psychologique, que Swedenborg, grand savant, esprit cultivé qui tomba dans le mysticisme parce qu'il avait abandonné les sciences pour s'occuper exclusivement des phénomènes célestes; il a regardé et interrogé les étoiles, les planètes, a été attiré à partir de ce moment par ce singulier amour du mystique où se sont échouées et éteintes les facultés si brillantes dont il jouissait. Si vous lisez Swedenborg vous remarquerez que l'on s'aperçoit très bien de cette révolution qui prouve que l'état normal a été abandonné, qu'il a cessé d'avoir l'esprit pondéré, qu'il se perd dans des contradictions évidentes, qu'il a dirigé alors sa pensée sur un seul point d'un effet psychologique et physiologique peu douteux, et, comme sainte Thérèse, en est arrivé à l'extase où son esprit a alors perdu toute son activité morale, avec le tact nécessaire à la juste sensation et à l'étude logique et raisonnée des phénomènes d'ordre psychologique Tandis que pour Allan Kardec, rien de tout cela n'est arrivé, il a toujours fait précéder ses déductions de la plus stricte logique. Mais tout en reconnaissant et acceptant la perfection avec laquelle le maître a mené son œuvre à bien, l'orateur nous dit qu'il pourrait exposer certains desiderata... entre autres ceux relatifs aux moyens employés pour obtenir la preuve certaine et irréfutable de l'existence de l'âme, et pense même que le spiritisme n'avancera jamais malgré tous les efforts, l'on ne pourra non plus nullement s'entendre sur le choix d'un catéchisme si l'on ne se décide pas à se placer vis-à-vis du monde, vis-à-vis des savants officiels avec des arguments techniques, avec une thèse scientifique indiscutable et démontrant clairement la possibilité et la raison d'être de notre manière de voir.

Voulez-vous accepter les épines du commencecement dit M. Simonnin ? Eh ! bien, moi, je vous propose de faire un pas en avant, je veux bien mettre volontiers à votre service tout le fruit des études que je fais depuis 25 ans sur la question qui nous occupe.

Vous qui êtes convaincus, faites un acte de foi, mais sachez prouver aux autres que votre conviction

n'est pas comme un château de cartes; que vous l'avez édifiée sur une base scientifique solide et appuyée sur des faits et des vérités primordiaux.

Je partage entièrement vos croyances, mais j'estime que nous pouvons nous passer de la forme des cultes, que nous sommes à même d'être bien au-dessus de tous les dogmes. Je suis en communication directe avec mon Père, disait Jésus : Pourquoi ne pourrions-nous suivre cet exemple et ne chercherions-nous point uniquement dans l'étude de la divinité et des phénomènes de sa manifestation la base scientifique du nouvel enseignement spiritualiste de l'avenir?

L'orateur nous parle ensuite des expériences de sir William Crookes et croit pour sa part que ce grand savant a été mystifié quant aux phénomènes de matérialisation complète, car ajoute-t-il, le médium Dunglas Home était toujours présent quand ces matérialisations avaient lieu et nous savons pertinemment qu'il faisait un commerce de sa médiumnité, ayant recours aux subterfuges théâtraux lorsque le concours de ses guides habituels lui faisait défaut, et qu'il était absolument hors de doute que le roman des apparitions finissait toujours derrière un rideau.

Mme Dieu proteste de son expérience personnelle, ayant été témoin de matérialisations de ce genre et possédant encore chez elle à la disposition des incrédules une boite de fleurs émanant d'apport direct fait par les invisibles lors d'une séance de spiritisme.

M. Boyer fait remarquer que lui aussi a vu des matérialisations analogues, qu'il en tient aussi la preuve palpable à la portée de tout le monde.

M. Simonnin répète qu'il est absolument impossible qu'une matérialisation complète d'être vivant se réalise, car alors ce serait tellement contraire aux lois établies qu'il arriverait un chaos où nous ne pourrions persister, étant inaptes à reconnaître si nous aurions à faire à des apparitions ou à des êtres vivants en chair et en os; ce serait la fin de tout raisonnement et de toute existence.

Le président fait remarquer à l'orateur qu'il n'a pas encore démontré qu'elle était la base scientifique qu'il entendait donner à la nouvelle doctrine.

M. Simonnin répond que cette question fera l'objet d'une nouvelle conférence où il s'exprimera sur ses idées personnelles ; qu'il se contente de nier pour le moment la matérialisation vivante, opposant aux faits cités plus haut la science de la prestidigitation si subtile de nos jours et l'ingénieuse intervention du rideau derrière lequel allait se fondre la gracieuse compagne de miss Cook.

M. de Faget dit que la réalité des matérialisations ne saurait être mise en doute, étant donnés l'esprit vraiment scientifique du célèbre docteur Crookes, les garanties multiples dont il s'est entouré pour éviter tout subterfuge de la part du médium, et enfin le nombre et la bonne foi des expérimentateurs et des assistants. On ne peu nier les matérialisations d'Esprits, puisqu'elles ont eu lieu sur plusieurs points du globe terrestre et que beaucoup de nos amis les ont maintes fois constatées.

Sur une nouvelle explication de M. Simonnin sur la matière dont était formé le corps de Katie King, M. de Faget répond que c'est là l'avis de tous les spirites et de lui-même; qu'une matérialisation complète et durable d'esprits au milieu des vivants ne peut avoir lieu; qu'évidemment le corps de Katie King était un corps d'emprunt, formé par la combinaison des fluides du médium avec le fluide universel, et par des procédés dont la haute science nous échappe.

Le président propose, sur l'avis de plusieurs membres, de réserver exclusivement la séance mensuelle de la Fédération à des causeries ou conférences relatives tant au sujet qui nous occupe qu'à tout ce qui concerne le spiritualisme en général et le magnétisme et le spiritisme en particulier.

La séance est levée à cinq heures et demie.

Le secrétaire,

ALBERT.

Vu : Le Président,

A. LAURENT DE FAGET

COMITÉ DE LA FÉDÉRATION

Réunion du 3 Mai 1896.

Le président donne lecture : 1o d'une lettre d'excuse de M. Louis; 2° d'une lettre de démission de M. Carlier, secrétaire-adjoint et bibliothécaire. Après démarches faites et malgré nos regrets, sur l'avis de tous les membres présents, la démission de M. Carlier est acceptée.

En conséquence, le président propose de nommer de suite un secrétaire-adjoint et bibliothécaire par intérim en attendant l'élection définitive d'un nouveau membre du comité en remplacement de M. Carlier démissionnaire.

A l'unanimité, M. Lambert, notre dévoué trésorier-adjoint, est nommé secrétaire-adjoint et bibliothécaire par intérim.

Le comité décide, sur la proposition de M. Sohier,

de ne sous-louer la salle qu'à des Sociétés confessant le spiritualisme.

La séance est levée à six heures et demie.

Le secrétaire,

ALBERT.

Caisse de Secours
DE LA FÉDÉRATION

Reçu de Mme Perron. . . . . . . 3 fr. 50
Reçu de M. P. Sohier. . . . . . . 5 fr. 00

Tout est esprit
La matière n'est que le vêtement de la pensée

Mardi 9 juin 1896.

Voici quelques notes que je me permettrai de présenter au sujet de la discussion de dimanche sur la matérialisation de Katie King.

Une observation très juste a été faite en assimilant la matérialisation de l'esprit au phénomène de végétation produit par les fakirs, et en mettant au premier plan le rôle du perisprit ou de l'astral dans l'incarnation temporaire.

C'est en effet le principe astral qui détermine, et dans la vie normale et dans les phénomènes psychiques, le revêtement du corps spirituel et le groupement des atomes qui déterminent la forme.

Dans la vie physique c'est le corps astral qui, en influençant la substance pendant toute la période de la gestation et du développement intégral, donne naissance au corps organique.

C'est le corps astral qui contient le plan général de l'organisme corporel et qui retient dans son attraction, l'astral ou plan psychique de chaque cellule, car chaque cellule est une individualité vivante et bien tranchée, malgré sa vie rudimentaire, et établie également d'après un principe spirituel et astral qui donne aux atomes de la substance leur harmonie et leur forme moléculaire; seulement le plan astral humain persiste après la mort, tandis que le plan cellulaire se résorbe et se transforme dans la vie universelle.

Dans la vie ordinaire, le plan périsprital de l'individu et celui de chaque cellule paraissent faire corps avec la substance, et l'apparence visible ne les sépare point. Il n'en n'est pas ainsi dans la réalité ; le principe spirituel et le principe astral, seuls positifs et actifs, sont distincts de la matière, et celle-ci ne présente qu'une agglomération d'atomes sans cesse composée et décomposée.

L'attraction fournie par le corps périsprital est lente dans la vie organique ; le plan que représente la vie physique, pour durer, a besoin d'une harmonie progressive afin d'équilibrer le principe spirituel avec l'organisme qui doit servir à le manifester. Il faut qu'il y ait entente avec la forme et avec l'esprit, et une entente qui puisse rentrer dans les conditions générales de la vie planétaire.

La vie organique ne peut déroger des lois physiques auxquelles elle est soumise; un être normalement destiné à vivre ne peut se matérialiser qu'en s'incarnant selon le mode imposé à tous les êtres, et partir de l'état de germe, c'est-à-dire de devenir, pour se réaliser progressivement.

Mais, le phénomène de matérialisation n'est point un phénomène de la vie normale, il est la manifestation d'un état de la vie psychique, il ne vient pas à l'encontre de la loi psychique, il la complète et il l'étend.

Que s'est-il passé dans le phénomène de la matérialisation en chair et en os de Katie King ?

1° D'une part se trouvait l'esprit agissant par sa volonté et par sa forme astrale :

Par sa volonté, pour diriger le phénomène;

Par son périsprit, pour grouper sur le plan fourni par l'enveloppe spirituelle, les éléments de la substance.

2° Le médium en état cataleptique, fournissant, ce qui est très important, non seulement du fluide magnétique capable d'agir sur la substance, mais le *psyché, le périsprit de ses cellules corporelles.*

3° L'atmosphère ambiante donnant les atomes de la substance nécessaires au groupement et à l'agencement visible et tangible des molécules et des cellules.

Katie King, par sa force attractive et par le secours des fluides du médium et des assistants, n'aurait pu constituer qu'une semi-matérialisation qui n'aurait pas été une manifestation de la vie réelle.

La forme vivante et temporaire qu'elle revêtait était déterminée dans son aspect extérieur par son propre périsprit, et dans sa constitution organique par l'action de chacune des cellules de Miss Cook.

Non seulement Miss Cook était en catalepsie et se dégageait de son organisme physique, mais ses éléments cellulaires, également sous l'action cataleptique, laissaient dégager leur plan astral et leur psyché, et attirés par la volonté de l'esprit,

venaient se grouper dans son corps périsprital et y recomposer les formes de la vie.

Ainsi, chaque cellule par son attraction individuelle, au milieu de l'attraction générale produite par l'esprit, reformait son enveloppe corporelle : la cellule nerveuse, son corps nerveux, la cellule osseuse, son revêtement osseux, la cellule musculaire, son aspect de chair, l'astral de Katie n'intervenant que pour la physionomie et la forme générale et non pour la constitution moléculaire.

Mais, cette matérialisation n'aurait pu durer longtemps sans amener la mort du médium dont les molécules organiques, cessant d'être maintenues par la force spirituelle, se seraient désagrégées.

La matérialisation charnelle n'a été possible que par le dégagement de la force attractive de chaque cellule du médium mise au service du périsprit et de la volonté de l'esprit.

La forme de Katie King a été une réalité temporaire ne venant pas détruire les lois de la vie organique, mais venant en prouver la spiritualité, en même temps que la toute puissance de l'esprit dans la création matérielle qui, toujours formée par les mêmes atomes, n'est différenciée que par le principe psychique et intellectuel qu'elle revêt.

Un guide.

(MEDIUM : J. D.)

AU CANTERBURY

Une séance de Spiritisme.

Le Cercle *Gardénia*, qui a son siège au *Canterbury*, étend sans cesse la sphère de son activité. Il a une section dramatique, une section littéraire, il organise des conférences, des soirées musicales, etc. Il vient d'accorder une place dans son sein aux sciences ésotériques, dont on s'occupe tant en ce moment, et particulièrement au spiritisme, devenu populaire dans nombre de cercles anversois.

Dernièrement, le *Gardénia* nous convoquait à une conférence qui devait être suivie, comme c'est l'usage, d'une séance expérimentale. Le conférencier a traité son sujet avec élévation. En somme, a-t-il dit, le spiritisme fournit des preuves à la doctrine de l'immortalité de l'âme. Il existe des esprits avec lesquels on peut communiquer, et ces esprits sont des âmes dépouillées de leur enveloppe terrestre, qui attendent leur incarnation.

Le conférencier nous a cité des faits merveilleux. Crookes, une des gloires de la science anglaise, photographia, toucha, mesura et pesa dans son laboratoire un esprit matérialisé, qui fréquenta pendant trois ans sa maison, causant amicalement avec lui, sa femme et ses enfants. Je dois dire que cela m'a laissé un peu incrédule, bien que Crookes soit un homme sincère. Quand je verrai un esprit matérialisé, je viendrai le dire aux lecteurs du *Matin* en courant aussi vite que le soldat de Marathon.

*
* *

Le brillant président du *Gardénia*, nullement spirite, avait été convaincu à une séance précédente, où s'étaient révélés quatre médiums par incarnation. L'incarnation, c'est un esprit prenant possession d'un corps. On fait la chaîne en se tenant les mains ; le médium, s'il y en a un, éprouve des secousses nerveuses sans qu'on le soumette à des passes hypnotiques, puis il change d'identité ; il parlera, mais c'est l'esprit, disent les spirites, qui se manifestera par sa bouche. Un assistant, dans cette séance sensationnelle, s'entretint de la sorte avec un ami très regretté, mort à Malines il y a moins de deux ans : Gaston De Witte.

Dans la séance à laquelle j'ai assisté, on a commencé par les tables. Il s'est présenté d'abord un esprit qui déclara s'appeler Karl Gek et s'exprima en flamand. Il avait vu l'un de nous à Gand, une seule fois, au théâtre, et la table, en se penchant, désigna M. G. Notre ami demanda quel ténor chantait alors à Gand. La table répondit : Pruym. G. n'avait été qu'une fois à Gand et c'était pour entendre son camarade Pruym dans *Hérodiade*.

Il paraît que les esprits peuvent amener un autre esprit ; on leur demande s'ils en sont capables, et la table répond oui ou non. Gek consentit à amener Pruym. Êtes-vous Pruym ? interrogea-t-on. — Oui. — Donnez-nous une preuve de votre identité. — Et la table fit cette réponse certainement inattendue : « J'ai fait la bête quand j'étais à Rouen ». Un assistant confirma que le pauvre Pruym avait échoué à Rouen.

Je n'invente rien. Cinquante personnes, appartenant à toutes les opinions, étaient présentes.

*
* *

Je néglige quelques esprits (qu'ils me le pardonnent) pour arriver à Jean de l'Apocalypse, qui se présente assez souvent : le visionnaire de Pathmos est un esprit très actif. A celui-là, on demanda une manifestation transcendante. Il répondit : « Il faut un meilleur médium ». — Qui ? — Et la table désigna, par le moyen ordinaire de la typtologie, un jeune homme qui, en effet, est un médium excel-

lent. Il y eut un mouvement de stupeur quand le nom, composé lettre par lettre, se trouva complet.

L'expérience, toutefois, ne réussit qu'à demi. Le sujet trépida, poussa des cris, comme s'il était douleureusement envahi par un être étranger, mais, quand il put parler, il ne lui échappa que des interjections d'étonnement ou d'extase. Il nous raconta ensuite qu'il avait eu une vision, et cette vision, même, à la différence des personnes hypnotisées qui, à leur réveil, ne se souviennent plus de rien, il put nous dire en quoi elle consistait. Elle nous intéressa médiocrement. Il paraît que l'incarnation n'a pas été complète. Ce jeune homme, du reste, était d'une parfaite bonne foi.

Peu après une autre séance a eu lieu à l'Anselmo, mais cette séance a été absolument nulle, bien que les mêmes personnes s'y trouvassent. « Si nous étions des imposteurs, nous disait un de ces spirites, nous obtiendrions toujours des choses épatantes. » J'ajouterai qu'ils se mystifieraient cruellement eux-mêmes, car ils ont de fréquentes réunions qui se prolongent parfois jusqu'à trois heures du matin. Le plus intrépide des Lemice-Terrieux ne résisterait pas à ce métier.

RÉMY.

(*Le Matin*, journal quotidien d'Anvers, 23 mai 1896).

GAMBETTA INTERVIEWÉ

Pendant ces deux dernières semaines, on s'est préoccupé de savoir comment, exactement, Gambetta était mort. De part et d'autre, des témoignages, des arguments ont été fournis, qui n'ont point convaincu. La question demeurerait donc irrésolue, incertaine, si l'idée ne m'était venue d'interroger Gambetta lui-même, d'évoquer sa présence, à l'aide d'un médium.

Et cette idée n'est point aussi étrange que, tout d'abord, elle apparaît. On nous a, depuis quelque temps, rendu familière cette course vers l'Invisible. Ainsi que me le disait hier notre ami Jules Bois, historien de ce mouvement, l'attraction et la pierre d'achoppement du spiritisme est justement sa prétention d'entretenir un commerce de pensées avec les morts les plus illustres. Rien n'est plus tentant. Nous ressemblons tous à Saül qui, malgré les prohibitions de Moïse, alla consulter la pythonisse d'Endor qui lui fit apparaître l'ombre de Samuel. De nos jours, Allan Kardec s'imaginait interviewer tantôt Jeanne d'Arc, tantôt Voltaire, tantôt saint Jean... Bien d'autres encore. Et c'est sous leur dictée qu'il rédigea ces deux ouvrages qui sont l'Evangile du spiritisme : *le Livre des Esprits*, *le Livre des Médiums*. L'exemple du maître a été suivi par des disciples souvent plus illustres que lui. M. Camille Flammarion, si je ne me trompe, conversa longtemps avec Copernic ; Sardou prit intérêt à bâtir, d'une main automatique, sur le papier, de petits palais, dont l'architecture étrange employait comme moellons des notes de musique. L'académicien Saint-René Taillandier, Eugène Nus et l'éditeur Didier, se mêlèrent à ces séances qui furent certainement les plus brillantes du spiritisme, à cause, il se pourrait, du mérite des évocateurs.

Dans une revue spirite, l'*Ame*, on a pu lire, récemment, une explication des bolides attribuée à Blaise Pascal et qui n'était pas tout à fait insipide. Combien aussi d'œuvres posthumes de Musset, de Hugo, de Lamartine !... Mais comme, d'après les croyants eux-mêmes, le défunt se ressent toujours du médium, c'est-à-dire de celui par qui il arrive à se manifester, le mort presque toujours est inférieur au vif. Les loisirs de Jersey, entre Vacquerie, Mme de Girardin et Hugo, se peuplèrent de fantômes. D'admirables vers, cette fois (Hugo n'était-il pas là) ? s'exhalaient du bois des guéridons devenus tout à coup prophétiques. Dans ses *Miettes de l'Histoire*, Vacquerie nous raconte cette époque troublante. On était ivre de miracle. Mais lorsque Paris reconquit les exilés, Vacquerie recommunia avec le scepticisme ; et le procès-verbal de ces curieuses séances où le mystère fut entendu, vu, même touché comme les plaies du Christ par l'apôtre hésitant, ce procès-verbal, Vacquerie le termine par ce mot plus mélancolique que cruel, d'un demi-croyant : « J'ai toujours trouvé saint Thomas bien crédule ».

En ces dernières années, lady Caithness, duchesse de Pomar, avait mis à la mode les causeries familières avec les fantômes. Dans son palais d'Holyrood, avenue de Wagram, une chapelle secrète était réservée pour recevoir comme en un boudoir pieux la voluptueuse reine d'Ecosse Marie Stuart, celle que la duchesse croyait être son ange gardien. Lady Caithness vécut des heures consolantes dans cette gracieuse illusion. Elle ne communiquait pas toujours directement avec la Reine ; elle se servait alors des facultés médiumniques d'une femme pour qui l'Au-delà est plein de bontés et qu'elle avait attachée à son secrétariat mystique : Mme Rodière.

C'est cette Mme Rodière que, toujours conseillé par Jules Bois, je suis allé voir.

Je l'ai trouvée dans le petit rez-de-chaussée qu'elle habite, rue des Dames. C'est une femme de cinquante ans environ, de taille moyenne, un peu voûtée, ayant l'accent méridional très prononcé. Le mobilier de la pièce où elle me reçoit est quelconque.

— Vous voulez causer avec Gambetta? Eh bien, nous allons essayer.

Elle approche un guéridon, s'asseoit à un bout, moi en face d'elle. Sur la table une lampe, du papier, un crayon et un alphabet. Et l'on m'explique : à mes demandes le tribun répondra *oui* en frappant trois coups dans la table : pan, pan, pan; deux coups seulement voudront dire *non*. Pour les phrases, j'emploierai l'alphabet ; du bout de mon crayon j'indiquerai chaque lettre ; lorsque j'aurai atteint celle qu'il faut retenir, Gambetta m'en avertira en frappant la table. C'est l'ensemble de ces lettres qui formera la phrase.

Ainsi donc, c'est compris !... l'on commence. Mais, auparavant une dernière recommandation, importante. Il faut éviter de prononcer le mot de « mort ». Les esprits, paraît-il, n'aiment pas cela : ils prétendent n'être point morts, avoir simplement quitté la terre. J'en tiendrai compte.

Mais la séance est commencée. Les mains appuyées sur l'acajou, Mme Rodière évoque Gambetta. Elle le prie, le supplie de se manifester. Elle lui fait valoir que ce n'est point une vaine curiosité qui nous guide, mais bien le désir de fixer un point de l'histoire... Gambetta se fait attendre... Enfin, à la question : Etes-vous là ? pour la dixième fois répétée :

— Pan, pan, pan.

Cela veut dire *oui*. Gambetta est là.

— Voyez-vous monsieur ? demande le médium.

— Pan, pan, pan.

Alors, moi-même j'interroge. Gambetta fut-il blessé en voulant désarmer son amie, laquelle menaçait de se suicider ?

— Pan, pan.

C'est *non*. Gambetta n'est pas mort ainsi. L'explication que donne M. Reinach est donc la véritable : l'accident banal, le revolver imprudemment manié ?

— Pan, pan, pan... *Oui*.

Nous voilà fixés. Mais dès lors, pourquoi ces polémiques ? J'emploie l'alphabet, je note chacune des lettres qui me sont désignées ; leur réunion me donne ;

Les ennemis de mon pouvoir ont intérêt à faire régner l'incertitude.

Dans quel but ? J'insiste. Gambetta complète :

En laissant soupçonner la personne dont vous parlez, mon prestige diminuait. Et l'histoire sera toujours comme on la fera...

Gambetta, maintenant, me fait savoir que c'est assez parler de son « départ ». Mais il me permet de continuer la conversation pourvu que je la transporte sur un autre sujet. Alors je demande :

— M. Félix Faure est-il un bon Président, pour notre république ?

Mon illustre interlocuteur hésite sans doute, car par trois fois, je renouvelle. Enfin :

— Pan, pan. C'est non. M. Félix Faure n'est pas un bon Président.

— Et M. Casimir-Périer le fût-il ?

— Non plus.

— Eut-il raison de s'en aller ?

— Oui. Pan, pan, pan.

Mais Gambetta multiplie les coups. C'est sans doute qu'il estime que si M. Périer eut raison de démissionner, il eût encore mieux valu qu'il ne se fît pas élire.

— Quel est, de tous les chefs d'Etat, depuis votre départ, celui qui a le mieux occupé la fonction ?

L'alphabet me répond : Carnot.

Qui le croirait ? Gambetta préfère M. Bourgeois à M. Méline. Il convient que la politique de l'ancien président du Conseil peut inquiéter les monarchies d'Europe, mais il estime que la France est assez forte pour ne prendre conseil que de son propre sentiment. Je ne discute pas, j'enregistre. Et tout naturellement je glisse à l'alliance russe dont Gambetta, après une légère hésitation, se dit le partisan. Il ajoute :

L'alliance russe imposera la paix à l'Europe parce que l'Allemagne croit que la Russie nous suivra en cas de guerre.

— Nous suivra-t-elle ?

— *Oui*, pan, pan, pan.

Mais passons à la politique intérieure.

— Les prétendants ont-ils des chances ? Oui. Sont-ce les bonapartistes ? Non. Alors les royalistes ? Oui. Mais voilà : *il y aura bien une restauration monarchique, mais elle ne durera guère : quelques jours à peine.*

De même un mouvement dans le genre du mouvement boulangiste se produira, mais sans non plus aboutir. Enfin, une tentative anarchique, très vite réprimée, aura pour effet de *dessiller les yeux des gros bourgeois, de les conduire à aimer le peuple, à se préoccuper davantage de son sort.*

Aurons-nous la guerre ? Gambetta refuse de répondre. Il croit pourtant que les temps sont passés des grands conquérants. Il n'y aura plus de Napoléon. Mais j'insiste sur cette question de la

guerre possible. Et le grand homme finit par me répondre : cette guerre nous sera évitée par l'intervention d'un pays républicain devenu notre ami, un pays actuellement monarchique, mais où la République bientôt sera proclamée.

Mais j'ai l'imprudence de poser une question indiscrète, une question qui désoblige le tribun... Alors, tout d'un coup, la table est rejetée, brusquement, à une distance d'environ un demi-mètre. Gambetta estime qu'il a assez parlé. Gambetta s'en va !

(*Le Figaro*, 8 juin 1896).

EDMOND LE ROY.

UN MANUSCRIT INÉDIT
SUR VICTOR HUGO

Fragments du « Journal de l'Exil »

Londres, 22 mai.

C'est aujourd'hui le onzième anniversaire de la mort de Victor Hugo. Il y a juste onze ans, en effet, le 22 mai 1885, le poète s'éteignait dans son hôtel de l'avenue d'Eylau, s'en allant, comme il l'avait prédit lui-même, « dans la saison des roses, vers l'étoile éternelle ».

Je suis heureux, à l'occasion de cet anniversaire, de pouvoir offrir aux lecteurs du *Gaulois* quelques pages inédites du célèbre « Journal de l'exil », non publié jusqu'ici. Cette bonne fortune, je la dois à l'amabilité de M. Samuel Davey, le bibliographe anglais bien connu de Great Russell Street et l'heureux possesseur de ce précieux manuscrit, qui n'est rien moins que la relation au jour le jour des conversations de Victor Hugo avec sa famille et ses amis pendant la période d'exil à Jersey et à Guernesey, qui va de 1852 à 1856.

« Le Journal de l'exil » — nous n'avons plus de doute sur ce sujet aujourd'hui — a été rédigé par deux personnes au moins : d'abord, par François-Victor-Hugo, dont l'écriture a été reconnue, d'ailleurs, par Auguste Vacquerie ; ensuite par Mlle Adèle Hugo, comme nous l'apprend ce fragment d'une lettre de Mme Victor Hugo à M. Victor Pavie, datée de Jersey, le 20 novembre 1854:

« Mon mari achève ses *Contemplations* et fait mille autres choses à la traverse. Mon Charles rêve beaucoup, travaille peu, parle extrêmement et très bien. Toto traduit Shakespeare. *Adèle prend des notes pour le « Journal de l'exil... »*

Nous en avons d'ailleurs la preuve évidente dans ce premier extrait inédit du manuscrit de M. Samuel Davey :

Août 1852. — Au sud, le soleil s'éteignait tout rouge dans la mer ; au nord, la lune se levait pâle et jetait son reflet glacé dans l'eau. Victor Hugo et sa famille sont sur la terrasse, à Jersey, pour admirer le ciel, et là, le poète nous dit :

« Ma fille, le coucher du soleil, c'est l'agonie. Au lever de la lune, on voit ce qui est derrière la mort ».

***

Et glanons, maintenant, sans commentaires, les quelques pages de ce curieux manuscrit, mises à notre disposition :

Même jour. — Puis Victor Hugo parla ainsi de l'autre vie :

« Dieu est. Dieu étant absolu, parfait, n'a pas créé le parfait et l'absolu parce qu'il se serait reproduit lui-même, alors Dieu a créé l'imparfait et le relatif, et il y a mis l'homme. L'homme souffre parce qu'il est dans l'imparfait et le relatif. L'homme souffre parce qu'il expie une faute qu'il a commise dans un monde antérieur. Il ignore sa faute, mais il a le sentiment de sa faute. Cette idée du péché originel est tellement inhérente à l'humanité qu'elle se retrouve non seulement dans le dogme du christianisme, mais dans le dogme de toutes les religions. De la bonne ou de la mauvaise conduite de l'homme sur la terre dépend sa rentrée dans l'existence primitive et heureuse qu'il possédait antérieurement comme pur esprit. Et ici je répète en l'admirant le beau vers de Lamartine :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

« Le reste de la création sur cette terre, depuis la pierre où commence la vie minérale, jusqu'au singe où se termine la vie animale, s'échelonne et se métamorphose progressivement, de telle façon que la vie minérale de la pierre passe dans la vie animale du singe. Cette même vie animale se perfectionne progressivement du mollusque au poisson, du poisson à l'oiseau, de l'oiseau au quadrupède, dont le plus intelligent est le chien ; du chien cette même vie animale passe et monte au singe. Au singe finit la vie animale. Ici commence la vie hottentote, le nègre commence cette vie intellectuelle, l'homme la continue. Pourtant l'homme lui-même n'est qu'au bas de l'échelle intellectuelle ; échelle invisible et infinie où chaque esprit monte dans l'éternité. Dieu est au haut de cette échelle.

« Tous les mondes progressent, ils sont tous en travail. Notre terre n'est qu'un de ces mondes dont le nombre est incalculable. Notre globe a passé successivement par des temps plus ou moins barbares, c'est-à-dire qu'il a passé de l'état sauvage à l'état barbare et de l'état barbare à l'état civilisé.. Le jour moral commence. Le jour moral se lève

en France. A Paris, il se lève seulement dans quelques rares esprits, au nombre desquels se trouvent tous les hommes de génie, espèce de demi-dieux, depuis les hommes de génie inventeurs jusqu'aux hommes de génie artistes, philosophes et penseurs ».

T. BAUGEARD

(Extrait du *Gaulois*, 23 mai 1896.)

LES JOIES DU CIEL

D'APRÈS SWEDENBORG (1).

II

Nous avons vu que certains Anges, remplissant les fonctions de guides, communiquent d'abord avec les Esprits qui sortent des humanités terrestres. Ces Anges attirent vers eux les bons Esprits et même les médiocres, pour les préparer aux groupements. — Car l'isolement leur deviendrait funeste.

Les mauvais Esprits tombent au pouvoir des génies inférieurs. Au contraire, les Esprits obéissants écoutent les Anges et s'instruisent sur les choses qu'ils doivent connaître. C'est fréquemment des leçons de jugement, de simple bon sens qu'ils reçoivent, car la plupart ont à se dépouiller des grossiers préjugés de leur existence planétaire. Parfois, les Sociétés angéliques les reprimandent sévèrement et les rudoyent comme nous le faisons à nos enfants.

Swedenborg, dans sa vision des Joies célestes, assiste à une leçon de ce genre, infligée par un chœur angélique à six « cohortes » d'esprits chrétiens, savants théologiens pourtant, mais imbus d'idées fausses sur les plaisirs qui les attendent au Ciel quand eux-mêmes passeront à l'état angélique. La zone que l'auteur désigne sous le nom de Ciel doit être immense, puisque les Anges dont il parle n'avaient jamais eu l'occasion de s'occuper d'Enfants chrétiens. C'est là un point de détail qu'il n'est pas sans intérêt de constater.

Quelques missionnaires, poussés par leur ancien goût des aventures, ont donc quitté leur centre ordinaire de chrétienté, ont traversé de vastes régions (probablement des espaces interplanétaires), et finalement ont demandé l'hospitalité à une société d'Anges qui les a admis parmi eux.

Ceux-ci, en instruisant leurs hôtes, ont constaté avec surprise que ces nouvelles recrues avaient des idées extravagantes sur la vie céleste.

Curieux de savoir si ces préjugés sont partagés par tous les chrétiens, ces Anges envoient l'un de leurs frères en mission auprès de ces Esprits pour les inviter à un examen théologique, et Swedenborg assiste à la convocation de cette espèce de concile des plus sages (doctes) du monde chrétien.

Les délégués chrétiens arrivent en six troupes et à tour de rôle émettent une hypothèse différente sur la félicité éternelle.

Une « cohorte » parle longuement et subtilement de l'admission d'après la grâce divine ; une autre suppose « des réunions très joyeuses avec les Anges et des conversations très agréables avec eux » une troisième parle de banquets perpétuels suivis de chants et de jeux divers. D'autres voient le bonheur des élus dans la glorification éternelle de Dieu ; d'autres encore dans le plaisir de commander parmi les Dominations célestes, etc.

Après cet interrogatoire, les Anges mettent successivement ces six « cohortes » de chrétiens dans leurs « fantaisies », c'est-à-dire qu'ils donnent aux Esprits, par quelque moyen analogue sans doute à notre suggestion hypnotique, des sensations en rapport avec leurs définitions du Ciel. Les friands de festins subissent un banquet prolongé et des concerts jusqu'à satiété ; à la fin, ils demandent grâce. Les amateurs de conversations agréables en sont à ne plus savoir qui écouter, et, exténués, supplient qu'on leur donne repos.

Les candidats aux grands commandements se voient placés sur des trônes ; chargés de couronnes, de sceptres et d'ornements, ils se morfondent en attendant leur cour. Enfin, elle arrive... ; nullement, ce sont les Anges qui paraissent et demandent à ces souverains ce qu'ils font là comme des idoles ou des histrions. Puis ils leur démontrent la folie des grandeurs inutiles.

Telle est en quelques mots l'aventure ; mais ce qui en fait le charme, ce sont les descriptions autant que les discours, qui ne peuvent trouver place ici, dans cette rapide analyse.

La conclusion éclaire d'un vif éclat cette idée si confuse que nous nous faisons des Joies céleste. La voici résumée :

Quand tous les Esprits chrétiens eurent passé par leurs diverses épreuves, il leur fut expliqué que les véritables félicités célestes se trouvent dans l'*usage*, c'est-à-dire dans la pratique de tout ce qui est utile à l'œuvre de Dieu (1). Il leur fut dit que « les délices du Paradis sont les délices des affec- « tions de l'âme... Dans les cieux, il y a partout « des Jardins paradisiaques et les Anges y trouvent « aussi des joies, et autant ils y placent le délice de

1. Voir notre numéro de juin.

1. Transformation de la matière et de l'esprit ; conservation des espèces, progrès des hommes.

« l'âme, autant ces joies sont pour eux des joies ».

A ces mots, tous demandèrent ce que c'est que le délice de l'âme et d'où il vient. L'Ange répondit : « Le délice de l'âme (1) vient de l'amour et « de la sagesse procédant du Seigneur, et comme c'est l'amour qui effectue et qu'il effectue par « la sagesse (sapience), c'est pour cela que le « siège de l'un et de l'autre est dans l'effet, et « l'effet est l'*usage*... Vous avez vu des jardins, « et je vous assure que là il n'y a pas la moindre « chose, pas même la plus petite feuille qui ne « provienne du mariage de l'amour et de la sagesse « dans l'usage ; si donc l'homme est dans ce ma« riage, il est dans le Paradis céleste, ainsi dans « le Ciel. »

Le petit livre se termine par la narration d'un mariage mystique de deux Anges qui mettent en commun l'un sa Foi (sa science acquise dans les vrais) l'autre son amour (son affection du bien volontaire). Par cette union, ils s'élèvent en puissance, ils montent d'un dégré dans la hiérarchie des Anges.

Après cette lecture, tous ceux qui espèrent trouver au Ciel des récompenses matérielles, comme les petits enfants bien sages comptent avoir des prix à la fin de l'année scolaire, seront certainement déçus.

Ils peuvent se convaincre qu'au Ciel la variété des occupations seule donne le sentiment du plaisir, et non une série de concerts et de banquets perpétuels. Ces distractions existent par les Représentatifs dans le « mental » des désincarnés, ils les improvisent avec leurs souvenirs réciproques, et ce sont des rêves en quelque sorte qui ont toute l'apparence de la réalité ; mais ces fêtes deviendraient fastidieuses pour les Anges comme pour les hommes. La grande joie des Elus est de marier l'amour et la sagesse (savoir) pour l'usage (fins créatrices) ; en d'autres termes ils trouvent leur félicité dans une collaboration active à l'œuvre du Créateur.

UN LECTEUR DU *Progrès spirite*.

NÉCROLOGIE

RENÉ CAILLIÉ

Fils de l'intrépide explorateur qui le premier traversa l'Afrique occidentale, par Tombouctou, René Caillié est né en 1831.

Ingénieur de l'école centrale, ayant reçu pour meilleur héritage l'âme ardente et enthousiaste de son père, attiré comme lui par les mirages du sol africain, il s'en fut plein d'avenir et de talent participer aux travaux de l'isthme de Suez. Il n'y trouva que la ruine de toutes ses espérances mondaines. La Providence qui voulait sans doute l'arracher aux joies de la terre, brisa là tous ses membres, dès la première jeunesse et pour toujours. Perclus de douleurs lancinantes, estropié des mains et des jambes par les rhumatismes incurables contractés sur les chantiers, il vécut pauvre, sans joies, résigné à toutes les privations, mais toujours rayonnant d'enthousiasme, de dévouement; aimant, aimé de tous, plein de foi en sa mission d'apôtre spiritualiste.

Revenu à Paris, il y vécut quelques années en formant d'excellents élèves pour les écoles militaires ou centrale. C'est alors qu'il connut le spiritisme, et son intelligence autant que son chaleureux dévouement lui firent bientôt la première place au milieu des successeurs d'Allan Kardec, avec Fauvety, Nus, Vallès et toute la pléiade savante de cette époque.

Quand il dut se retirer à Avignon, rappelé par l'affection d'une sœur qu'il aimait comme il savait aimer, son active collaboration aux revues spirites n'en fut nullement ralentie, si pénible qu'elle fût à ses infirmités. Là, content d'une très modeste rente viagère sur laquelle il savait encore prélever les lourds impôts de sa générosité, il se consacra tout entier à la vulgarisation du spiritualisme dont il ne cessa plus d'être un des apôtres les plus féconds et les plus chaleureux.

Très éclectique, travailleur infatigable, toujours anxieux de savoir plus et de mieux faire, il scruta toutes les manifestations, toutes les formes du grand mystère, et il voulut les vulgariser toutes : cabale, théosophie, mysticisme. Mais il les rapportait toujours au spiritisme pour lequel sa foi resta jusqu'au dernier jour inébranlable. Aimé de tous, pour la sincérité et l'enthousiasme de ses convictions, il devint ainsi le trait d'union de toutes les écoles, sans jamais abandonner la sienne.

Après avoir collaboré si activement à plusieurs revues spirites, il voulut en avoir à lui où réaliser cette synthèse qui fut toujours son idéal. En 1884, il prit donc pour son compte la revue que *Verdad*, l'un de ses amis, un vaillant comme lui, avait fondée à Nantes : *l'Anti-Matérialiste*. Là, pendant vingt-deux ans, agrandissant toujours le champ de ses investigations, il répandit de son mieux, avec la chaleur et la puissance d'analyse qui le distinguaient, une foule d'œuvres spiritualistes capitales, anciennes ou contemporaines, fort peu connues pour la plupart : Michel de Figuanières, Davis, de Toureil, Roustang, Reichenbach, Fabre d'Oli-

1. Sentiment de satisfaction ; contentement intime.

vet, Eliphas Levy, Saint-Yves, l'Abbé Roca; puis la Kabbale, le Zohar, et jusqu'à la philosophie Indienne.

Sa revue suivait les transformations de son évolution toujours plus élargie, sous les noms successifs de *Revue des Hautes Etudes*, *l'Etoile*, *l'Ame;* mais elle restait toujours aussi fidèle au spiritisme pour lequel sa foi n'a jamais été entamée.

Tout ce labeur ne l'empêchait pas de produire presque périodiquement des livres où sa belle âme s'épanchait abondamment en flots d'amour d'une chaleur qui fait oublier leur profondeur : « *Dieu et la Création* ». (Son meilleur peut-être); *Haut les cœurs. La mort c'est la vie. La vie de Jésus. Le poème de l'Ame*, poésie lyrique toute inspirée de la doctrine des âmes sœurs qui lui était particulièrement chère. Ce fut sa dernière œuvre !

Un accident insignifiant, une misérable piqûre, vient de l'enlever en quelques jours, inopinément, désolé de laisser en souffrance le numéro courant de sa revue, qu'il avait tant à cœur ! Il appelait ses abonnés, sa petite famille, dont il se croyait l'éducateur né.

Son âme rayonnante n'oubliera pas les nombreux amis qui le regrettent, au milieu des joies qui, maintenant, paient sans doute ses travaux, ses souffrances et son dévouement. Pour nous, nous ne trouverons pas de nom plus digne que celui de ce chaleureux et infatigable apôtre de l'Amour et de la Fraternité, pour réunir en une fraternelle manifestation tous les Spiritualistes de quelque école qu'ils se recommandent.

F. CH. BARLET.

Une souscription est ouverte pour élever à René Caillié un modeste monument sur sa tombe. Nous engageons nos amis à y coopérer. Les sommes que nous recevrons seront transmises à M. Faucheux, Receveur de l'Enregistrement à Abbeville (Somme), qui a bien voulu se charger de centraliser les fonds.

Notre ami Auzanneau nous écrit pour nous informer que Mme Dieu, qui habite 12, rue du faubourg Poissonnière, à Paris, n'a rien de commun avec une dame *Dieu*, qui, d'après le *Petit Parisien* du 24 juin, vient d'être condamnée par le tribunal correctionnel de la Seine pour exercice illégal de la médecine et *escroquerie*.

La haute honorabilité de notre dévouée sœur en croyance, Mme Dieu, si estimée de toutes les personnes qui la connaissent, la met à l'abri de tout soupçon. Cependant, vu la similitude des noms et pour rendre toute confusion impossible, nous nous empressons de publier l'information qui nous est transmise, en renouvelant à Mme Dieu l'assurance de notre profonde estime et de notre respectueuse sympathie.

Gérant : A. BOYER

Imprimerie de l'Ouest, E. SOUDÉE, Mayenne.